H L 24 12200/p 42550

LETTRE

D'UN GARÇON BARBIER

A M. L'ABBE' DES FONTAINES,

Auteur des Observations sur les Ecrits modernes,
Au sujet de la Maîtrise-ès-Arts.

Le prix est de six sols.

Baron du Bouly (Jacques)

M. DCC. XLIII.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

BARBEU-DUBOURG, J.

LETTRE

D'UN GARÇON BARBIER

A M. l'Abbé des Fontaines,

Auteur des Observations sur les écrits modernes,

Au sujet de la Maîtrise-ès-Arts.

EN lisant votre Lettre du 20. Juillet, Monsieur, j'ai goûté *le plaisir* que vous y promettez *à ceux qui aiment les combats de raisonnement.* C'est effectivement *un spectacle* assez *réjoüissant* de vous voir frapper à coups redoublés *un champion terrassé*; & flêtrir *un libelle qui avoit imposé durant quelques jours au peu-*

WELLCOME LIBRARY

ple & aux ignorants, & où vous n'avez trouvé que *des calculs évidemment faux, ſoit dans le principe, ſoit dans les conſequences; des propoſitions fauſſes & abſurdes; des raiſonnemens frivoles, des objections ridicules.* Je ne ſuis pas ſurpris que vous ayez été *indigné* contre *un injuſte agreſſeur, un cenſeur temeraire, qui penſe groſſiérement, dont les ſophiſmes font pitié, dont la plume n'eſt point guidée par la vérité & par le bon ſens, qui oſe faire, ſans aucun fondement, des imputations groſſieres & inſolentes à M. le premier Chirurgien du Roi*; enfin, *qui ne mérite pas qu'on le tire de ſon oiſive obſcurité.*

Si la délicateſſe de votre pinceau l'empêche de ſentir la force de vos traits, je ne pourrai m'empêcher de m'écrier avec vous : *ô ignorance, ô déraiſon de l'anonyme auteur des réflexions ſur la Déclaration du Roi!*

Cependant, ſi j'oſe vous dire naïvement ce que je penſe : & pourquoi ne le ferois-je pas, pourvu

que j'en parle comme vous ſans paſſion & ſans interêt ; Ami des Médecins, ami des Chirurgiens, mais devoüé ſur tout à la vérité & au bien public? Je vous avoüe donc franchement qu'il me ſemble que tous vos coups n'ont pas porté.

Non, pas même votre ARGUMENTUM AD HOMINEM, dont vous défiez ſi hardiment l'*Ecrivain de la Faculté* de *ſe tirer*. A qui croyez-vous perſuader que les opérations chirurgiques ne demandent pas une main plus legére, plus ſûre, plus délicate que les diſſections anatomiques? Faut-il autre choſe pour bien diſſequer un cadavre inanimé, que de l'intelligence & de la patience? Mais pour tailler un homme vivant & ſouffrant, n'y a-t-il pas en certains cas, preſqu'autant d'inconveniens à craindre de la lenteur que de la précipitation?

Il me vient un ſcrupule. Eſt-ce bien vous-même qui êtes l'Auteur de cette lettre, ou ne ſeroit-il point

arrivé que quelqu'autre ouvrage plus intereſſant, vous auroit obligé d'emprunter le ſecours d'une plume étrangere, & de payer les Chirurgiens qui en ont, dit-on, de fort bonnes, pour remplir cette fois vos engagemens envers le Publie ? En ce cas, je dois vous avertir qu'ils ont abuſé de votre facilité, & ſacrifié votre gloire à leurs préventions.

Quoiqu'il en ſoit, vous êtes reſponſable de tout ce que vous laiſſez imprimer ſous votre nom. Convenez donc de bonne foi que vous vous êtes avancé un peu trop legérement, ſoit, lorſque vous répondez pour *les Chirurgiens*, qu'ils *ne ſe piquent point d'être Médecins*; après avoir dit vous-même, que *les Médecins auroient peut-être plus d'occupation, qu'ils ne connoiſſent pas leurs propres interêts lorſqu'ils craignent la diminution du nombre des Chirurgiens à Paris*. Soit, lorſque vous imputez à la Faculté l'écrit en queſtion. Per-

mettez-moi de vous repréſenter que l'on doit être plus reſervé à répandre de tels ſoupçons. Vous réprochez à votre adverſaire d'avoir *inſolemment imputé* des vûës intereſſées à un particulier décoré. Comment vous eſt-il donc échappé d'attribuer inconſiderement *un libelle* à un Corps honorable que le Souverain autoriſe & protege ? Qu'un vil anonyme s'affranchiſſe de toutes bienſeances, on en eſt peu ſurpris, il fait ſon mêtier. Mais tous vos amis ſouffrent veritablement de voir que vous vous ſoyez oublié à ce point, vous qui tenez dans la république des lettres un rang ſi diſtingué que les Magiſtrats ont ſans ceſſe les yeux ouverts ſur vous.

Si vous vouliez vous obſerver un peu vous-même, comme vous obſervez les autres, vous réduiriez bien-tôt tout le Public à n'être que votre écho. Il a une fort grande opinion de votre eſprit & de votre goût ; mais avec cela il voudroit

un Observateur impartial qui tint la balance égale entre les partis opposés, entre *la main sçavante & sûre qui travaille à la conservation des hommes*, & *l'œil médical qui observe doctement les déjections d'un malade.* Or, je vous demande à vous-même, si vous avez eu cette attention-là.

Chez les étrangers, dites-vous, *le plus grand Médecin se fait un honneur d'operer de la main pour la guérison des malades.* Expliquons-nous : quels étrangers voulez-vous dire ? Les étrangers qui cultivent aujourd'hui la Médecine avec le plus de succès sont les Anglois, les Hollandois & les Allemands. Je vous demande donc, si M. Van Switen ou M. Mead se piquent de *l'honneur* que vous dites ? Si Freind & Ratlif, Stahl & Hoffman ; enfin, si ces deux grandes lumieres de la Medecine, Sydenham & Boerhave qui ont si bien mérité du genre humain, étoient entichés de cette sorte d'ambition ? Passons, si vous voulez, du

nord au midi de l'Europe. Dites-moi en confidence, car vous le ſçavez : qu'eſt-ce qui a attiré tant de mortifications à votre ami M. P... depuis qu'il eſt à Naples ? Eſt-ce que les Médecins de ce pays-là affectent d'operer de la main, ou n'eſt-ce point plûtôt qu'il vouloit le prendre ſur le même ton qu'à Paris, décider lui-même de la néceſſité des opérations & trancher un peu du Medécin ?

Vous aſſurez qu'en bien des cas les Chirurgiens ſont plus Medécins *que pluſieurs de ceux qui ſe parent de ce titre.* Une propoſition ſi captieuſe & ſi illuſoire, a beſoin d'un petit commentaire. On ſçait fort bien que pluſieurs ſe parent du titre de Medécins qui le meritent fort peu & dont la plûpart ne ſont que de minces Chirurgiens, qui pour mieux tromper le Public, font venir par la poſte des Lettres de Docteur de certaines Univerſités de Province, où l'on a plus d'avidité

pour l'argent que de reſpect pour les Ordonnances de nos Rois. Mais ceux qui après s'être inſtruits ſolidemment de toutes les parties de la Medécine, ont ſubi les épreuves les plus rigoureuſes avant que d'être revêtus du titre de Docteur à Paris, à Montpellier, ou dans telle autre Univerſité bien reglée, il n'eſt pas à préſumer qu'ils ſoient jamais moins Medécins que vos Chirurgiens.

Je ne m'amuſerai pas à diſcuter ſerieuſement votre calcul par rapport au nombre des Medécins & Chirurgiens néceſſaires dans Paris. On voit que vous y avez moins ſongé à claircir la queſtion qu'à faire rire aux dépens des Medécins. Pour cela, ils le méritent bien. Que n'ont-ils auſſi *retenu* chacun un *exemplaire de votre Virgile*? Je n'en aurois pas moins fait à votre place; & je me ſçais bon gré de cette conformité de ma façon de penſer avec la vôtre.

Oſerois-je me flatter de me rencontrer auſſi heureuſement avec vous au ſujet du nouveau reglement ſur la Chirurgie ?

Penſez-vous comme-moi qu'il y a eu, & qu'il y a encore à Paris de fort bons Chirurgiens qui n'ont jamais ſçu le Latin, & qui n'auroient pu l'apprendre ſans négliger un peu leur profeſſion ?

Cependant je crois comme vous, que ce talent là de plus ne ſçauroit leur être que fort utile, toutes choſes égales d'ailleurs. Et je reſpecte très-ſincerement à cet égard, (comme à tous autres égards,) la déciſion du Roi & de ſon Conſeil, où je ne doute non plus que vous, que l'on n'ait peſé murement les avantages & les inconveniens de part & d'autre.

Mais ne ſeriez-vous pas fâché comme moi, ſi cela éloignoit de Paris de bons ſujets qui pourroient avoir beaucoup de diſpoſition pour

la Chirurgie avec fort peu de goût pour le Latin ?

N'avez-vous pas regret que le Roi ne se soit pas expliqué formellement au sujet de l'Oculiste, du Dentiste, de l'Herniaire & de l'Accoucheur ?

Mais que faire de la Sage-Femme ? j'en suis en peine.

Ne suppliera-t-on pas Sa Majesté de vouloir accorder la même Grace à l'Apotiquaire & à l'Herboriste ?

Et que direz-vous du Barbier ? L'étude des belles lettres & de la Philosophie lui est au moins aussi nécessaire qu'à aucun autre ministre de la Medécine. On a confié à *sa main sçavante & sûre* trois operations des plus importantes, je ne dis pas seulement à la propreté du corps, je dis même *à la conservation des hommes* : raser, baigner, dépiler.

La dépilation est certainement une opération délicate & dange-

reuſe. Je le ſoûtiendrai devant tous les Apotiquaires de France. Il ſuffit de ſçavoir que les dépilatoires ſont ordinairement compoſés de chaux vive & d'orpiment qui eſt une eſpece d'arſenic, pour juger qu'ils demandent à être adminiſtrés par une main habile & prudente.

Perſonne n'ignore combien le bain froid ou chaud, bien ou mal placé peut détruire de maladies rebelles, ou produire dans le corps humain de ravages éfroyables. Ainſi je n'inſiſterai pas ſur cet article.

Mais comme peu de gens connoiſſent les avantages de la tranſpiration moderée ou rétablie à propos, & les dangers de la tranſpiration ſupprimée ou trop abondante, tout le monde ne ſe perſuade peut-être pas qu'un raſoir entre les mains d'un ignorant eſt pis qu'une épée entre les mains d'un furieux. Qui pourroit compter les perſonnes qui periſſent chaque année dans cette grande ville par leur impru-

dence à ſe faire laver & raſer la tête à contretems ; ou qui trop frappées de ces tragiques évenemens n'oſent ſe la faire raſer lorſqu'ils en auroient le plus grand beſoin, & ſe privent par là d'une reſſource des plus efficaces dans les maux ſous le poids deſquels ils gémiſſent ? Le cours de ſix ou ſept années n'a pu encore entierement effacer l'impreſſion que l'exemple de feu Me. la Ducheſſe de Ch.... a faite ſur l'eſprit de quantité de Dames. Il faut avouer que ſi le Barbier qu'elle honora de ſa confiance eut été Maître-ès-Arts, il auroit vû du premier coup d'œil toutes les conſéquences d'une ſi temeraire opération, & n'auroit pas porté une main ignoble ſur une tête ſi reſpectable ; & Me. la Ducheſſe de Ch.... vivroit encore.

Il eſt vrai que l'uſage donne l'adreſſe de chauffer un bain, & de manier un raſoir, mais il ne donne pas le genie & les lumieres qui en doivent diriger l'application. Tous

les Chirurgiens vous le diront. Ils vous diront auſſi qu'ils ont cent fois démontré que ce genie & ces lumieres doivent reſider dans la tête de l'Operateur même, & non pas dans celle d'un Medecin dont les avis denués de l'expérience manuelle, pourroient être très-nuiſibles au malade.

Il eſt donc à ſouhaiter *que cet Art qui exige de ſi grandes lumieres & un ſi profond diſcernement, ait pour baſe l'étude de la grammaire & de la philoſophie; que cet Art noble ſoit ſeparé de toutes les fonctions viles* (comme de peigner, poudrer, pommader, friſer, treſſer, &c.) *qui pourroient occuper baſſement & inutilement les jeunes* Barbiers *de Paris. Ils eſt abſolument neceſſaire qu'un excellent* Barbier *ait beaucoup de dialectique avec un eſprit juſte. Mais quelle dialectique, quelle juſteſſe d'eſprit a-t-on communement lorſque dans l'enfance le jugement n'a pas été exercé & formé par la grammaire qui contient implicitement tous*

les principes de la logique, & renferme une metaphysique simple & naturelle ? Quelle difference ne remarque-t-on pas entre deux esprits égaux dont l'un a été cultivé par l'étude de la langue latine, & l'autre n'a jamais étudié aucune langue par principes ? La grammaire est le fondement de toutes les études. Un Géometre qui ne l'a point étudiée.... Oh ! je me lasse de transcrire. Ce n'est pas que ce lieu commun ne soit fort beau, mais il est un peu long ; sans cela je continuerois à me parer de vos plumes, car je trouve les graces de votre stile inimitables. Personne ne réussit comme vous à faire valoir de mauvaises raisons autant que de bonnes. Dans vos heureuses mains le cuivre devient or, & l'or devient à rien.

On me demandera peut-être. Pourquoi a-t-on donc separé la Chirurgie de la Barberie ? Il est aisé de répondre à cela : ce n'est pas pour aucune incompatibilité entre ces deux beaux Arts, mais à cause de l'insuf-

fiſance des eſprits ordinaires. Il eſt vrai que, comme on a dit autrefois de Ceſar, qu'il manioit également bien la plume & l'épée, on peut dire aujourd'hui de M. D. L. P.... qu'il a également bien manié le raſoir & la lancette; mais parceque la nature ne produit pas dans tous les ſiecles de ces puiſſans genies, de ces hommes univerſels, il eſt bon que deux Arts ſi importans ſoient détachés l'un de l'autre, afin qu'ils puiſſent être cultivés avec tout le ſoin qu'ils méritent.

Au reſte cette matiere n'eſt point indifferente pour le public. Qu'importe, dira quelqu'un, que les Barbiers *de Paris faſſent* des Perruques *ou qu'ils n'en faſſent point, qu'ils ſçachent le latin ou qu'ils ne le ſçachent pas,* qu'ils portent une longue robe ou qu'ils n'en portent point du tout? *Je répons que* le public en ſera mieux ſervi quand la Barberie *ſera rétablie dans ſon ancien état,* * *& que l'étude*

* La Barberie étoit autrefois une profeſſion diſtincte du métier de Perruquier.

de la grammaire & de la philoſophie ſera ſubſtituée à un vil & inutile exercice.

Tout ce qu'on peut dire pour combattre ma theſe *ſe réduit donc à cette double propoſition. Si l'on exige que les* Barbiers *de Paris ſoient Maîtres-ès-Arts*, 1°. *Paris manquera de* Barbiers. 2°. *Paris aura des* Barbiers *moins habiles. A ces deux propoſitions fauſſes & abſurdes, j'en oppoſe deux autres clairement démontrées.* 1°. *Il y aura deſormais à Paris autant de* Barbiers *Maître-ès-Arts qu'il en faudra pour les beſoins du public.* 2°. *L'étude de la langue latine & de la phyſique eſt propre à perfectionner l'exercice de la* Barberie.

Que ſçavez-vous s'il n'y a point déja quelques Barbiers *de Paris Maîtres-ès-Arts ?* Au moins eſt-il certain que pluſieurs *ſans avoir pris ce grade, ont déja fait une partie de leurs études. Mais ſi deſormais ce grade eſt neceſſaire à la* Barberie, *ne craignons pas qu'elle manque de ſujets. L'interêt n'a jamais laiſſé de place vacante. Il ſe trouvera*

parmi cette foule d'Etudians dont le Royaume eſt rempli, & dont la plûpart ne ſavent quel parti prendre, aſſez de ſujets pour ſe donner à la Barberie, *qui étant deſormais une profeſſion d'homme lettré, marchera de pair avec la Medecine dont elle eſt une branche eſſentielle*, & prendra peut-être le pas ſur la Chirurgie qui n'a de lumieres pour ſe conduire en certains cas, (comme dans les playes de la tête, &c.) qu'autant que le flambeau de la Barberie l'éclaire. Je ne m'amuſerai point à démontrer une choſe ſi manifeſte.

Bientôt vous verrez accourir du fond des provinces les plus éloignées, des Bacheliers, des Licentiés & peut-être même des Docteurs IN PARTIBUS, *pour* faire la barbe *à Paris. Vous verrez auſſi des Maîtres* Barbiers *& pluſieurs éleves reprendre leurs études qu'ils ont abandonnées : d'autres auront le courage d'entrer dans une carriere qui leur eſt inconnue. Abaillard diſoit dans ſes Lettres par rapport à ſa chere Heloïſe,*

dont il étoit le Precepteur : SÆPIUS MANUS DESCENDEBAT AD SINUS QUAM AD LIBROS. *On dira bientôt du* Barbier : *Nobilitatâ novaculâ sedula tonsoris manus nunc graviter contrectat libros, nunc decenter ad mentum ascendit :* Ayant annobli le rasoir, la main vigilante du Barbier tantôt s'abaisse avec dignité sur les livres, & tantôt s'éleve avec grace jusqu'au menton.

Vous dirai-je, Monsieur, *qu'un grand nombre de* Barbiers de robe longue acheteront *des exemplaires de votre Virgile*, car je compte bien que vous ne manquerez pas *d'y inserer beaucoup de remarques intéressantes pour la* Barberie, à l'occasion de la coupe des cheveux de Didon par la Déesse Iris, dans le 4e. Livre de l'Eneïde. *Enfin, l'esperance d'un établissement dans les grandes villes engagera presque tous les Barbiers de france à faire étudier leurs enfans.* RUMPANTUR UT ILIA CODRIS.

2. *L'étude de la langue latine & de la phyſique, eſt propre à perfectionner la pratique de la Barberie.*

Les grands Barbiers ont toujours reconnu l'utilité de la dialectique. Pour être Barbier, ſuffit-il, comme le penſent quelques eſprits vulgaires, de ſçavoir operer? La Barberie *conſiſte-t-elle ſeulement à* raſer, baigner, dépiler ? *Suppoſons-le un moment, ne faut-il pas des lumieres pour connoître en ces cas là, même la néceſſité d'opérer & les ſuites de l'opération?* Si on a l'imprudence de couper les cheveux à une perſonne attaquée de la Plica Polonica, ne riſque-t-on pas de lui cauſer une hemorragie mortelle? *Or ſi les* Barbiers *n'ont pas étudié la langue latine, où trouveront-ils ces connoiſſances dont la plûpart ſont répanduës dans les livres des grands Maîtres qui ont écrit en Latin?*

Mais, dira-t-on, s'il faut que les jeunes Barbiers *faſſent leurs claſſes, ils ne pourront commencer à s'appliquer à la* Barberie *qu'à l'âge de* 18 *ans pour*

le plûtôt. Voici comme je répons : tant mieux. *Ce n'eſt pas cette celerité toujours périlleuſe dans la* Barberie, *mais la juſteſſe des mouvemens reglée par le génie & par le ſçavoir qui fait le mérite de l'opérateur & la ſureté des opérations & des* patiens. *Or cette juſteſſe qui eſt ſi eſſentielle* pour prévenir les eſtafilades, *& qui fait la véritable adreſſe, ne peut ſe former ou s'aquerir que dans un âge où l'eſprit s'ouvre aux connoiſſances. Il eſt donc inutile, & même préjudiciable de s'appliquer de trop bonne heure aux opérations* barbifiques.

Enfin *voici une raiſon peremptoire* que j'emprunte encore de vous, mais dont l'application ſera beaucoup plus juſte ici. *Parmi tant de Barbiers non lettrés qui ont eu le raſoir entre les mains dès leur tendre enfance, quels ſont ceux qui nous ont laiſſé des veſtiges de leur habileté & de leur ſçavoir ?*

Excuſez, Monſieur, la liberté que j'ai priſe ; je me ſuis peut-être un peu

trop émancipé à votre égard, mais je n'en ſuis pas moins avec tout le reſpect que je vous dois,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, ZOÏLOMASTIX, Maître-ès-Arts de B... & Barbier à Paris.

A Paris ce 29. Juillet 1743.

MONSIEUR.